

JEROME SEYDOUX & THOMAS LANGMANN PRESENTENT



Jérôme Seydoux et Thomas Langmann
présentent

GERARD DEPARDIEU CLOVIS CORNILLAC BENOIT POELVOORDE ALAIN DELON
VANESSA HESSLER FRANCK DUBOSC JOSE GARCIA STEPHANE ROUSSEAU
JEAN-PIERRE CASSEL ELIE SEMOUN ALEXANDRE ASTIER

Astérix AUX JEUX OLYMPIQUES

UN FILM DE FRÉDÉRIC FORESTIER ET THOMAS LANGMANN
TIRÉ DE L'ŒUVRE DE RENÉ GOSCINNY ET ALBERT UDERZO

SORTIE NATIONALE LE 30 JANVIER 2008

Durée : 1h53
www.asteriauxjeuxolympiques.com

PRESSE :

MOTEUR !

Dominique Segall - Christopher Robba - François Roelants

20, rue de la Trémoille / 75008 Paris

Tél : 01 42 56 95 95

françoisroelants@maiko.fr

— LA PETITE —
REINE

DISTRIBUTION :

PATHÉ DISTRIBUTION

2, rue Lamennais

75008 Paris

Tél : 01 71 72 30 00

www.pathedistribution.com



SYNOPSIS

Pour remporter les Jeux Olympiques et permettre au jeune Alafolix d'épouser la Princesse Irina, Astérix et Obélix devront affronter le machiavélique Brutus, fils de César, au cours d'une Olympiade.





NOTES DE PRODUCTION

Ça commence comme un rêve d'enfant. Il y a longtemps en effet que Thomas Langmann rêvait de porter lui-même *Astérix* à l'écran. C'est d'ailleurs lui qui est à l'origine de la transposition au cinéma des aventures du petit Gaulois. Grand fan depuis toujours des albums de Goscinny et Uderzo et sûr du succès que remporterait une adaptation en chair et en os, il a fait croire, il y a quinze ans, qu'il était mandaté par son père, Claude Berri, l'homme-phare du cinéma français, pour jeter les bases d'un tel projet et a organisé, avec la complicité de la fille du dessinateur d'Astérix, Sylvie Uderzo, la rencontre entre les deux hommes. On connaît la suite : *Astérix et Obélix contre César*, réalisé par Claude Zidi en 1999, 9 millions d'entrées France. *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*, réalisé par Alain Chabat en 2002, quasiment 15 millions de spectateurs français. Et c'est lorsqu'a capoté le troisième projet, *Astérix en Hispanie*, que Thomas Langmann, a décidé, avec sa société, La Petite Reine, et toujours le soutien de Pathé, de se lancer lui-même à l'assaut du monument Astérix.

Très vite, il choisit l'album qu'il veut adapter : *Astérix aux Jeux*

Olympiques. « Parce que, dit-il, c'est l'aventure d'Astérix la plus visuelle, la plus spectaculaire, donc la plus cinématographique, et qu'elle donnait la possibilité, par son sujet même, d'engager des acteurs de nationalités diverses, ce qui facilitait la recherche de partenaires étrangers, et notamment européens ». Il y voit aussi la matière idéale pour faire un film qui soit tout à la fois une comédie, un péplum à grand spectacle dans la tradition des *Ben Hur* et autres *Spartacus*, et un film d'action et d'aventure. Mais avant d'entamer toute démarche officielle auprès d'Albert Uderzo, il préfère d'abord travailler sur le scénario. Tout naturellement, il s'implique dans l'écriture avec une équipe de scénaristes - Olivier Dazat, Alexandre Charlot et Franck Magnier - auxquels il donne deux lignes directrices pour compléter l'histoire originale : un duo-duel entre César et Brutus, son fils adoptif, lequel n'aura qu'une idée en tête : devenir César à la place de César ; et une histoire d'amour entre un jeune Gaulois et la princesse grecque que convoite aussi Brutus, mais dont la main sera accordée au vainqueur des Jeux Olympiques - c'est là que vont intervenir Astérix et Obélix pour que leur beau compatriote l'emporte et que l'amour triomphe.



Parallèlement à l'écriture, Thomas Langmann commence à rêver au casting. « Il y a quinze ans, je rêvais à la toute première adaptation d'Astérix, à l'époque j'avais déjà en tête le duo César - Brutus ». Première idée : Alain Delon en Jules César. Deuxième idée : Benoît Poelvoorde en Brutus. Il se délecte d'avance des situations que les scénaristes vont pouvoir inventer pour opposer le père et le fils, la star mythique et l'acteur belge qui ne connaît aucune limite et dont il a pu apprécier le potentiel incroyable dans *Le Boulet*, sa première « grosse » production. Troisième idée : chercher un Astérix nouveau car il veut renouveler le duo Astérix et Obélix. Quelques mois plus tard, Clovis Cornillac acceptera de relever le défi. Quatrième idée : trouver pour les rôles secondaires des acteurs européens, la plupart du temps des comiques d'une nouvelle génération très populaires dans leur pays (notamment Michael Bully Herbig et Santiago Segura). Cinquième idée enfin : à l'image des clins d'œil de la bande dessinée, faire appel, le temps d'une courte scène, à des sportifs de légende qui viendront renforcer la séduction et le prestige de l'aventure.

Pour la réalisation, il choisit Frédéric Forestier, à qui il avait déjà confié la mise en scène du *Boulet*, comédie d'aventures avec Gérard Lanvin, Benoît Poelvoorde et José Garcia. Mais il décide aussi de co-réaliser le film, passant ainsi pour la première fois derrière la caméra. « J'étais trop impliqué dans tout le projet, et dans tout le processus de création, pour m'arrêter en chemin ! »

Ce n'est qu'une fois la première version du scénario terminée, qui mélange fidélité à l'humour de la B.D., deuxième degré (notamment dans les scènes d'Alain Delon qui jouent sur la légende et l'image de la star), situations inattendues et dialogues cocasses, qu'il va convaincre Albert Uderzo (qui participera d'ailleurs à quelques séances de travail sur le script), puis Alain Delon et Benoît Poelvoorde, en s'engageant à mettre dans cette nouvelle adaptation tous les moyens nécessaires pour que le film soit spectaculaire. Tous disent oui immédiatement. L'ambition du producteur est telle que très vite, le budget est estimé entre 75 et 80 millions d'euros ce qui en fait le film en langue française le plus cher de l'histoire du cinéma.



LA PRÉPARATION

Après la visite de plusieurs sites en Europe et en Afrique du Nord, ce sont les tout nouveaux studios d'Alicante, « La Ciudad de la luz », en Espagne qui sont choisis. 95 % du tournage se déroulera là. En dehors d'apports financiers non négligeables, d'une situation climatique idéale, d'une infrastructure flambant neuve, ces studios disposent aussi d'immenses « backlots », vastes terrains vierges dominant la mer sur lesquels va pouvoir être installé l'un des décors phares du film – et l'un des plus spectaculaires jamais construits pour un film français : le stade olympique. La conception en est confiée à Aline Bonetto, la fidèle décoratrice de Jean-Pierre Jeunet, qui travaille avec lui depuis *Délicatessen* et pour qui elle a créé les décors impressionnants des tranchées d'*Un long dimanche de fiançailles* (qui lui a valu son deuxième César et sa première nomination aux Oscars).

La créatrice des décors ne sera d'ailleurs pas la seule complice de Jeunet sur le plateau, puisque c'est Madeline Fontaine (nomination aux César pour *Amélie Poulain* et César pour *Un long dimanche de fiançailles*) qui a été choisie pour les costumes. « Quand on se lance dans une telle aventure, dit Thomas Langmann, il faut prendre les meilleurs à tous les postes. » L'image du film est ainsi confiée au directeur de la photo de Luc Besson et Jean-Paul Rappeneau : Thierry Arbogast. Idem pour le maquillage (T. Follvick et C. Maillard), la coiffure (Ghislaine Torterau), etc. Et bien évidemment pour les effets spéciaux, très importants à la fois pour recréer tous les excès de la bande dessinée et pour donner plus d'ampleur encore aux décors construits pour l'occasion et inhabituels pour un film français...

Pendant plus de cinq mois, de décembre 2005 à juin 2006, la

préparation bat son plein sur tous les fronts. Les producteurs bouclent le financement notamment auprès des Allemands, Espagnols et Italiens. Langmann et Forestier travaillent avec les différents chefs de poste. Pour Aline Bonetto et Madeline Fontaine, créatrices respectivement des décors et des costumes, tout commence par un énorme travail de documentation. Elles plongent dans les livres d'histoire, les ouvrages d'art et les albums de la B.D. s'apercevant au passage de la précision et de la fidélité des dessins d'Uderzo. Pour elles, comme d'ailleurs pour les responsables des coiffures et des maquillages, la difficulté est de trouver le ton juste : ne pas trahir la B.D. tout en étant réaliste, rester dans la comédie sans tomber dans la caricature. « Ce qu'il fallait, dit Aline Bonetto, c'est se nourrir des éléments d'époque et puis, comme dans la B.D., se permettre parfois de francs décalages. »

Sa fantaisie, Aline Bonetto l'exercera surtout dans la conception des chars qui vont participer à la course et qui sont loin de ceux qu'on a l'habitude de voir... Il y en a même un, rouge étincelant, que conduira Michael Schumacher qui ressemble plus à une Formule 1 sortie d'une célèbre écurie italienne qu'à un char antique ! Ces chars sont d'ailleurs conçus en relation avec l'équipe des effets spéciaux directs, Yves Domenjoud, Olivier Gleyze et Jean-Baptiste Bonetto, dits les Versaillais (autres complices de Jeunet, c'est même lui qui leur a donné leur nom !), car ces chars doivent non seulement être conduits en toute sécurité par un cascadeur caché au pied de l'acteur, mais aussi pouvoir rouler sur une roue, ou en perdre une autre, etc.

Mais évidemment, le grand défi pour la décoratrice, c'est le stade olympique. « On a d'abord réfléchi à deux décors différents : un

stade pour les épreuves d'athlétisme et un hippodrome pour la course de chars. Et puis, j'ai eu l'idée d'un seul lieu qui serait tout simplement modulable. » Dès qu'elle a l'idée d'un seul stade, elle fait réaliser une maquette qui lui permet de discuter avec les réalisateurs des besoins, exigences et problèmes de la mise en scène. Elle trouvera ainsi une astuce pour diviser le stade en deux lorsqu'il s'agira de filmer la course à pied ou le lancer de javelots. En revanche, lorsque se déroulera la course de chars, la piste de 265 m de long sera utilisée à plein. Cela permet de limiter les coûts et d'avoir pourtant un décor grandiose. Si l'équipe déco française compte à cette étape-là de la préparation une vingtaine de personnes, plus de cent cinquante seront recrutées par le chef constructeur espagnol en charge de la réalisation du stade. Les studios d'Alicante étant neufs, la plupart des artisans, menuisiers, peintres, staffeurs viennent de Madrid ou de Barcelone. Trois mois

seront nécessaires à sa construction. « Pour un tel décor, dit Aline Bonetto, ce n'est pas beaucoup. Il a fallu absolument réussir à travailler ensemble très vite pour être efficace. » D'autant qu'elle a dû anticiper tous les problèmes : le stade est un décor en extérieur qui doit faire vrai, mais qui ne peut pas être construit en dur, et qui doit pourtant tenir les six mois du tournage face aux grandes rafales de vent venant de la mer, à l'air chargé d'humidité, à la chaleur écrasante qui règne à Alicante en plein mois d'août... « Il n'était pas question qu'il se détériore en cours de tournage, ou qu'il pose des problèmes de sécurité. » Le résultat est saisissant. Même si seulement une partie des gradins a été construite – le reste sera rajouté en images numériques à la postproduction – l'ensemble est beau, spectaculaire et digne d'Hollywood ! Lorsqu'il le voit terminé, le chef constructeur ne peut s'empêcher d'avoir les larmes aux yeux.



Tous - stars, techniciens ou simples visiteurs - lui réservent leur première visite lorsqu'ils débarquent sur le tournage. « J'ai vu arriver Delon qui pourtant en a vu d'autres, dit Christophe Vassort, le premier assistant, il s'est mis à la tribune, a regardé le stade en silence, littéralement bluffé. Depardieu, quand il est arrivé, a fait exactement pareil. » Benoît Poelvoorde dira simplement : « Quand on joue dans un décor pareil, on est aussi heureux que les gens qui vont le voir au cinéma ».

En plus du stade, il y a une vingtaine de décors à construire. « En soi, ce n'est pas exceptionnel. C'est leur taille qui l'est ! » Dans le palais du roi grec Samagas, trône ainsi une statue de Zeus de plus de 8 m de haut et la baignoire royale aux allures de piscine ! « Et ce sera plus spectaculaire encore à l'écran, dit Aline Bonetto, la créatrice des décors, puisque, au moment de la post-production, on va rajouter en numérique de la hauteur et de la profondeur : des étages, des terrasses, des jardins, des colonnades, des perspectives supplémentaires ! » En même temps, dans ce monde plus grand que nature, tout est soigné jusqu'au moindre détail, à la moindre poignée de porte, le moindre accessoire, la moindre frise sur les murs... Dans le stade, dans les palais, les statues - créées à Paris mais agrandies à la taille indispensable en Espagne - sont nombreuses et variées. Des copies classiques aux plus singulières. De celles des athlètes ou des griffons, jusqu'à celles de Delon en César dans toutes les poses possibles, en passant par cette statue délirante de Poelvoorde en Brutus enlaçant Irina avec un lion tué à leurs pieds ! Parmi les autres décors marquants du film, le village gaulois n'est pas le moindre. C'est pour le coup un vrai décor de comédie pour lequel Aline Bonetto s'amuse à retrouver très fidèlement l'esprit de la B.D. avec ses maisons soignées et fleuries...

Pour les costumes, la tâche n'est pas plus simple. Il y a la même exigence, le même souci d'excellence, la même volonté de fidélité historique et, de temps en temps, de réelle fantaisie. Pendant plusieurs

mois, Madeline Fontaine fait et fait faire des recherches de textiles, de teintures et de matériaux, ainsi que d'artisans spécialisés. Si beaucoup de séries (plus de mille costumes seront nécessaires) - les tenues des athlètes, les toges des spectateurs, les costumes de militaires - sont fabriquées au Maroc, les costumes des rôles principaux - dix robes pour la princesse Irina, plusieurs toges et cuirasses pour Jules César et pour Brutus - sont confectionnés à Paris. Il lui faut aussi faire fabriquer les armes, les épées, les cuirasses, les boucliers, les casques, et aménager ceux qu'elle trouve en location. Sur place à Alicante, un atelier sera installé pour travailler les patines, faire les retouches, figoler les teintures...

Côté coiffure, plus de 300 perruques, sans parler des centaines de postiches de nattes, de moustaches, de barbes, seront réalisées à partir de vrais cheveux en France, en Belgique, et en Angleterre. D'autres seront achetées ou louées et, pour ça aussi, un atelier sera installé dans les studios à Alicante pour répondre aux besoins immédiats. Les responsables des maquillages, eux, cherchent les meilleurs produits capables de résister à la chaleur torride de l'été espagnol!

Frédéric Forestier et Thomas Langmann travaillent étroitement avec l'équipe des effets spéciaux, placée sous la direction de Christian Gillon, à la prévisualisation des scènes d'action ou des séquences les plus complexes, telles la course de char ou celles qui nécessitent de nombreux figurants. Il s'agit, dans un environnement sommaire en 3D, de filmer des personnages virtuels selon les vœux des metteurs en scène en respectant valeurs de plan et mouvements de caméra pour vérifier le réalisme et anticiper le plan de travail et les difficultés éventuelles. Avec Thierry Arbogast, le chef opérateur, la décision a été prise de tourner directement en numérique : à la fois pour des problèmes d'économie - on peut tourner beaucoup plus sans se soucier des coûts de la pellicule, du développement, du laboratoire... - et pour simplifier la réalisation des effets visuels numériques en post production.

LE CASTING

Chemin faisant, Thomas Langmann et Frédéric Forestier composent le casting. Et peu à peu, Clovis Cornillac, Gérard Depardieu, Alain Delon et Benoît Poelvoorde sont rejoints par Stéphane Rousseau, le comique québécois, qui sera Alafolix, le jeune premier gaulois, Vanessa Hessler, sublime jeune fille italo-américaine qui jouera la princesse Irina et dont les Français connaissent le visage depuis la publicité Alice, Franck Dubosc, qui ressemble comme un clone au barde Assurancetourix, Jean-Pierre Cassel, qui a pris les traits du druide Panoramix (ce sera l'un de ses derniers tournages), mais aussi José Garcia, âme damnée de Brutus, Alexandre Astier, créateur et héros de *Kaamelott*, lieutenant de Brutus, Elie Semoun, et Bouli Lanners, complice belge de Poelvoorde, méconnaissable sous la perruque, la barbe et la toge du roi grec Samagas, Francis Lalanne (autre barde, aussi insupportable qu'Assurancetourix). Les rejoindront aussi Jérôme Le Banner, champion du monde de K1, boxe pieds-poings, qu'on dirait dessiné par Uderzo, sous les traits d'un centurion,

Nathan Jones, le géant découvert dans *Troie* aux côtés de Brad Pitt. Thomas Langmann et Frédéric Forestier ont aussi repéré et engagé des acteurs étrangers dont le comique et la réussite en font des valeurs sûres dans leurs pays : l'Espagnol Santiago Segura (auteur-réalisateur-acteur de la série des *Torrente*) qui jouera l'autre âme damnée de Brutus, l'Allemand Michael Bully Herbig, son autre lieutenant, Pasunmotdeplus, muet depuis qu'il lui a fait couper la langue, les Italiens Luca Bizzarri et Paolo Kessisoglu (les Ienes), qui triomphent dans la version transalpine de *Caméra Café* et seront, au côté d'Elie Semoun, les juges très corruptibles des épreuves olympiques... Et il y aura bien sûr aussi tous ces guests V.I.P. dont on ne saura pas, pendant longtemps, si leur participation au film est de l'info ou de l'intox : Jamel Debbouze, Adriana Karembeu, Dany Brillant, Amélie Mauresmo, Tony Parker, Jean Todt, Michael Schumacher, Zinedine Zidane... Quant au chien Idefix, ce sera le(s) même(s) que dans *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*.



LE TOURNAGE

Le 19 juin 2006, le tournage débute pour quelques jours dans la forêt de Fontainebleau où Uderzo, accompagné de sa fille et de son gendre, Sylvie et Bernard de Choisy, associés à la production du film, viennent découvrir Clovis Cornillac en Astérix et retrouver Gérard Depardieu en Obélix. Mais très vite, l'équipe se retrouve à Alicante dans les studios dominés par le stade olympique. Elle va y rester jusqu'aux premiers jours de novembre... Pendant tous ces longs mois, « La Ciudad de la luz » va ressembler à une ville en chantier, au Q.G. d'une armée en campagne, à une véritable usine tout entière dédiée à Astérix, avec d'immenses entrepôts où l'on va de l'un à l'autre grâce à de petites voitures électriques. Ateliers de construction, de finition, de peinture, de couture, de coiffure, rayonnages interminables de costumes, d'accessoires, d'armes et boucliers, de postiches...

L'équipe est composée moitié de Français moitié d'Espagnols. Il y a entre 80 et 100 personnes tous les jours sur le plateau, auxquels il faut parfois ajouter une centaine de figurants, voire 150... Sont également régulièrement convoquées une deuxième équipe d'une vingtaine de personnes, une troisième d'une dizaine, et parfois même une quatrième de deux ou trois ! Certains jours, il y aura jusqu'à 600 repas servis à la cantine ! On tourne à deux, trois ou quatre caméras, sur pied, sur travelling, sur grue, à l'épaule, au steadycam, et même sur... char ! Tout cela nécessite une logistique et une organisation impeccable comme une vraie machine de guerre, d'autant que, vu le nombre de stars sur le plateau (auxquelles il faut chaque jour deux bonnes heures de préparation avant de pouvoir tourner) et vu leur planning serré, il n'est pas

question de trop bousculer le plan de travail. Et, en même temps, il faut que les réalisateurs puissent avoir une assez grande liberté de manœuvre pour inventer, modifier, improviser... Malgré la préparation, les dessins du storyboard ou la prévisualisation de certaines séquences, il leur faut pouvoir être très réactif. Au jour le jour, des dialogues sont rajoutés ou modifiés, des situations nouvelles inventées, des mouvements de caméra affinés. De l'avis général, les deux metteurs en scène se complètent très bien sur le plateau, l'un mettant tout son savoir-faire au service des idées de l'autre. Tous les deux, ensemble ou à tour de rôle, travaillent avec les comédiens. Car malgré le gigantisme de l'aventure, personne ne perd jamais de vue ce qui est, ce qui va faire le cœur du film : la comédie. Certains jours, il y a plus de six acteurs de renom ensemble sur le plateau. « Il y a quelques feuilles de service, dit Frédéric Forestier, que j'ai gardées en souvenir ! On ne peut pas ne pas avoir une petite angoisse lorsqu'on arrive ce matin-là sur le plateau et qu'on les retrouve tous au maquillage ! En même temps, comme on est dans le feu de l'action, cela devient finalement presque normal. Et puis, il y avait tant de fortes personnalités rassemblées que c'était comme si les egos s'annulaient pour, au contraire, céder la place à quelque chose de très convivial. Chacun était content de croiser les autres, chacun faisait ce qu'il avait à faire sans tirer la couverture à soi... »

Un des moments forts du tournage, qui doit être aussi un des moments forts du film, c'est bien sûr la course de chars. Spectaculaire et impressionnante. Cascades et chevaux ont été confiés à un grand spécialiste, l'Espagnol Ricardo Cruz qui a

notamment travaillé sur *Le Dernier Samouraï* avec Tom Cruise et sur *Alexandre* d'Oliver Stone. Une soixantaine de chevaux ont été mobilisés pour l'occasion et entraînés à la course de char pendant huit semaines – quatre à Madrid et quatre à Alicante. Afin de parer à tout souci, il y a deux exemplaires de chaque char, et pour chaque char qui court un équipage de quatre chevaux plus quatre autres prêts à prendre la relève... Le tournage de la course de chars

nécessitera cinq semaines en première équipe, et deux en deuxième équipe. Sans parler du travail de coordination des deux équipes d'effets spéciaux, celle qui s'occupe des effets filmés en direct – un char qui se renverse ou perd sa roue – et celle des effets visuels qui, en accomplissant un véritable travail de géomètre, anticipe le travail sur ordinateur qui sera fait en post-production – et notamment Brutus – Poelvoorde s'envolant accroché à ses rênes !



LA POST-PRODUCTION

A côté du montage, qui a d'ailleurs déjà débuté parallèlement au tournage, et de la musique, dont Frédéric Talgorn, le compositeur d'*Anthony Zimmer* et de *Nos jours heureux*, a déjà écrit l'essentiel, la partie la plus lourde et la plus longue de la post-production, qui durera de décembre 2006 à octobre 2007, est bien sûr la réalisation des effets spéciaux puisqu'il y aura dans le film plus de mille plans truqués... Pour répondre au volume de travail par rapport aux délais dont il dispose, le superviseur des effets visuels, Christian Guillon de E.S.T. a réparti la charge entre trois sociétés. De 150 à 200 personnes peuvent ainsi travailler en même temps sur le film. Pour leur simplifier la tâche, il a préféré limiter les allers-retours entre les différentes sociétés et a confié des séquences entières à chacune. Buf s'occupe du rêve de Brutus lorsqu'il se voit à la tête d'une armée

innombrable, et du stade où il faut rajouter les gradins et y faire vivre la foule des spectateurs. Dubois a en charge l'extension numérique des décors, rajoutant ces éléments qui vont donner une dimension supplémentaire aux palais de Samagas et de César, et créant les extérieurs du palais de César, de Rome ou d'Olympie. Ainsi que les effets « bourre pif », liés à la prise de potion magique et à ses conséquences : effets d'illumination, de vitesse, de surnaturel, etc. A Microsimage reviennent les cascades, et notamment celles de la course de chars... Tout cela est assez complexe parce que le résultat doit être parfait en termes de mouvement de caméras, de rendu de l'image, de couleur. On ne doit pas voir la différence entre le vrai et le faux, entre ce qui a été tourné « en vrai » et souvent en extérieurs, ce qui a été filmé sur fond bleu en studio et ce qui est rajouté virtuellement...





LA SORTIE

La sortie est programmée en France le 30 janvier. Vendu dans plus de 60 pays dans le monde, *Astérix aux Jeux Olympiques* sortira quasiment en même temps dans tous les pays d'Europe, porté par les meilleurs distributeurs qui ont prévu d'investir plus de 20 millions d'euros de marketing....

ENTRETIEN
GERARD DEPARDIEU

C'est la troisième fois que vous retrouvez le personnage d'Obélix. Qu'est-ce qui vous touche chez lui ?

Gérard Depardieu – L'amour qu'il a pour les choses et les gens qui l'entourent. C'est quelqu'un qui n'a aucune mauvaise pensée. Il ne voit pas le mal – c'est quand même reposant ! En plus, s'il lui arrive de le voir, il s'amuse avec. C'est quelqu'un d'extrêmement intelligent qui, grâce à la potion magique, est muni d'une force incroyable qu'il n'utilise jamais à mauvais escient. C'est la beauté de cette bande dessinée...

Tout le monde, Uderzo le premier, dit qu'il ne peut pas y avoir d'autre Obélix que vous. Pourquoi, selon vous ?

G.D. – Je ne sais pas. Peut-être parce que, dans la vie, je suis très « obélixien ». Je suis un peu comme lui. Je peux balancer des choses aux gens comme Obélix donne des baffes. Mais c'est pour jouer. Comme lui, je crois davantage aux gens bons qu'à ceux qui remuent la merde ! Et si j'ai à faire à quelqu'un d'emmerdant, eh bien, j'en fais un jouet. Je m'amuse souvent d'ailleurs avec les gens qui m'emmerdent !

Avez-vous été surpris lorsque Thomas Langmann vous a dit que Clovis Cornillac allait jouer Astérix et non plus Christian Clavier ?

G.D. – Forcément. En même temps, ça m'a paru évident. Je me suis beaucoup amusé avec Christian. Sa force, c'est ce potentiel comique incroyable. Pourtant – et bien sûr, il n'est pas question de dire que l'un est meilleur que l'autre, ce n'est pas ça la question – je pense que c'est plus juste que Clovis soit Astérix. C'est un Astérix plus juste. Y compris dans le rapport qu'il a avec les choses à faire. Ce n'est jamais laborieux, c'est léger, mais ça va au bout, c'est profond. On sent qu'il a travaillé avec Peter Brook, comme moi avec Claude Régy. Pour faire des personnages de comédie comme Astérix et Obélix, qui sont des traits, presque des caricatures, il faut être costaud. Il ne faut pas faire de l'artifice, il faut être dedans... Pour moi, il a tout de suite été Astérix. Dès qu'on s'est vus. Et ce sentiment a été renforcé dès qu'on a travaillé, grâce à ces attitudes physiques qu'il a trouvées et qui sont très vite devenues des réflexes.



D'autres personnages aussi, comme Assurancetourix ou Panoramix, ont changé d'interprètes...

G.D. – Cela fait partie de l'aventure des films... J'aimais beaucoup Piéplu pour Panoramix. Je trouvais que Claude Rich – c'est sa nature ! – était certainement un peu trop inquiet. Jean-Pierre Cassel est idéal... Cette manière d'être là et un peu ailleurs en même temps. Ce charme, ce côté tranquille, serein... Franck Dubosc, c'est une bonne idée. C'est un Assurancetourix plus vrai que nature ! Et Elie Semoun aussi, c'est une bonne idée de l'avoir pris... Et Stéphane Rousseau, et la petite Vanessa Hessler... Il y avait une bonne alchimie sur ce tournage. Sur les autres aussi, mais de nature différente simplement.

En quoi, Thomas Langmann et Frédéric Forestier se complètent-ils selon vous ?

G.D. – Il y en a un qui est très bien pour monter des affaires, entraîner une équipe, avoir mille idées à la seconde, et puis il y a l'autre qui est très bien pour manier au jour le jour tous ces

éléments, pour fabriquer le film... Thomas, c'est un mélange d'Astérix et d'Obélix à lui tout seul, mais ça lui plaît aussi de diriger des Ferrari comme nous, d'avoir juste à appuyer sur le champignon pour qu'on y aille... Fred, en plus de son savoir-faire, de sa maîtrise, de sa manière de tenir le plateau, a une patience magnifique. Finalement, chacun complète l'autre...

Avez-vous été surpris que Delon accepte ce rôle qui joue beaucoup sur son image ?

G.D. – Non, je n'ai pas été surpris. Parce qu'il est intelligent. Ses dialogues sont remplis de clins d'œil à sa réputation, à sa carrière. Ils sont formidables... « Ave moi ! » et il dit ça, l'œil perçant. C'est forcément jouissif. Pour lui comme pour le spectateur. J'aime bien ses rapports avec Brutus qui ne pense qu'à tuer le père... La partition de Benoît est aussi très bien.

Qu'est-ce qui vous frappe chez Benoît Poelvoorde ?

G.D. – C'est un Brutus total ! Quand il est au service d'un rôle, il y



est totalement. Benoît est presque plus auteur qu'acteur, il est doté d'une énergie et d'une force qui lui donnent une nature exceptionnelle avec laquelle d'ailleurs, il doit avoir lui-même du fil à retordre ! En tout cas, question occupation d'un rôle et d'un territoire, il est imbattable. C'est quelqu'un de très inventif. Un surdoué. Le drame des surdoués, c'est leur perfectionnisme, cette sensation qu'ils peuvent toujours mieux faire... jusqu'à se faire exploser. Il n'a vraiment aucune limite. Et humainement, c'est quelqu'un ! J'étais très heureux d'avoir toute cette bande-là, différente des deux précédentes...

Quelle a été votre impression lorsque vous avez découvert le stade olympique ?

G.D. – Il faisait plus vrai, plus grand, qu'un vrai stade ! Et lorsqu'on y a tourné la course de chars, c'était encore plus impressionnant... Tous ces chars tirés par quatre chevaux... La vitesse à laquelle ils allaient... Il y avait à la fois quelque chose de spectaculaire et de dangereux... On parle toujours des films américains, mais je peux vous dire que là, on n'a rien à leur envier. Il y a eu sur ce film à tous

les postes, au niveau technique comme au niveau exploit humain, un sacré travail, quelque chose de vraiment costaud !

Votre interprétation d'Obélix dégage dans chacun des trois films une sorte de grâce, de poésie, dont on a du mal à savoir à quel point elle est jouée ou à quel point elle vous échappe...

G.D. – Elle vient juste du trait du dessin, du génie d'Uderzo et Goscinny...

Votre premier souvenir d'Astérix en bande dessinée ?

G.D. – Je ne me souviens pas mais ce que je sais, c'est qu'Astérix est la seule bande dessinée que je trouvais digne. Tintin m'ennuyait. Je ne supportais pas le côté journalistique-flic-bourgeois. Alors que dans Astérix, j'adorais l'histoire de la potion magique, et ce côté – qui fait toujours rêver – du résistant contre l'envahisseur... Il y a dans Astérix beaucoup de légèreté et d'espoir. Et l'espoir est porté par le rire... Ça, c'est grandiose.



ENTRETIEN
CLOVIS CORNILLAC

Vous souvenez-vous de la première fois que Thomas Langmann vous a proposé de jouer Astérix ?

Clovis Cornillac – Très bien puisque... je lui ai dit non ! Cela devait être au début de 2005. Je trouvais que ça n'avait pas beaucoup de sens. Je ne comprenais pas pourquoi il me le proposait. Heureusement, il a insisté et est revenu plusieurs fois à la charge.

Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

C.C. – Plusieurs choses. D'abord la réaction de mes deux filles. Un jour, on passait devant le panneau du Parc Astérix et elles étaient tout excitées simplement à l'idée qu'on pourrait y aller. Ça m'a un peu troublé. Je suis comme tout le monde, j'adore faire plaisir à mes enfants. Et je passe mon temps à faire des films qu'elles ne peuvent pas voir. Et tout d'un coup, j'avais la possibilité de me la « raconter » à la maison : « Astérix, c'est moi ! » Contrairement à tous mes derniers films, elles pourraient venir sur le tournage avec

la certitude qu'on pourrait aller voir le film tous ensemble. Ensuite, en y réfléchissant, j'ai réalisé qu'Astérix n'appartenait à personne sauf à la mémoire collective. Quand je jouais avec Peter Brook, il nous avait fait apprendre tous les rôles d'un spectacle pour pouvoir de temps en temps modifier la distribution en nous disant que les rôles n'appartenaient pas aux acteurs. Astérix, c'est pareil. Il fait désormais partie du répertoire. Comme... *Hamlet* ! Autant on sait aujourd'hui que Gérard est le seul Obélix possible, autant on sait qu'il pourra y avoir plein d'Astérix différents qui, chacun, vont nous donner à chaque fois une part différente d'Astérix. Je me suis dit alors : « Et pourquoi pas un Astérix comme moi ? » Après tout, c'était une proposition à faire. Ensuite, il fallait que je me convainque moi-même. J'ai dit à Thomas que je voulais voir ce que ça donnait. On a fait quelques photos avec le costume, je les ai montrées à mes filles, elles ont dit : « Oh, c'est Astérix ! » J'ai commencé à me dire que c'était possible.



Comment définiriez-vous Astérix ?

C.C. – J'ai le sentiment qu'avec Obélix, ils ne forment qu'un seul et même personnage qui serait le Français typique, un peu caricatural, un de ceux que je croise tous les jours au café en bas de chez moi ! Ma partie, enfin la partie d'Astérix, c'est le côté un peu franchouillard. « J'ai toujours raison, je me vexe un peu vite ». C'est un petit qui est très possessif, qui veut être très fort et qui est aussi très malin et plein d'idées. Mais c'est plutôt un rabat-joie, un raisonneur. Obélix, lui, il le côté français sympathique, chaleureux, bonhomme, gentil, généreux. Je crois qu'on peut dire si on est honnête, qu'on se reconnaît en Astérix et qu'on se fantasme en Obélix ! A jouer, Astérix n'est pas forcément évident parce que ce n'est pas lui qui a le beau rôle. C'est lui qui fait avancer l'histoire mais ce sont les autres qui font rire. Il est aussi indispensable que les fondements de la maison mais quand les gens viennent chez vous, ils admirent le salon pas les piliers qui sont dessous ! C'est un peu le clown blanc. Vous ne le faites pas pour « ramasser », ni pour briller – sauf peut-être dans les yeux des enfants. Pour eux, ça a un sens.

Et comment ça se travaille alors un rôle pareil ?

C.C. – Avec l'envie de découvrir de nouvelles choses.... Je me suis dit que j'allais surtout travailler l'aspect physique du personnage, travailler plus sur l'aspect visuel qu'intellectuel et tout naturellement je suis parti du dessin d'Uderzo. Je me suis dit « Ce personnage, c'est un dessin. » Ça implique un jeu très particulier. Très peu de textes, peu de phrases, peu de sentiments. J'ai eu envie de trouver des réponses physiques, de passer par le corps. J'ai regardé les dessins attentivement et j'ai remarqué que, bizarrement, il n'avait jamais les jambes droites, presque comme s'il avait les jambes arquées, comme s'il était toujours sur le qui-vive, dans le mouvement. Donc, avec Madeline Fontaine, on a travaillé le costume pour lui raccourcir les jambes et, surtout, j'ai décidé de jouer toujours fléchi, les jambes un peu pliées. C'est un peu fatigant mais je crois que ça fonctionne. En outre, Astérix est à fond dans ce qu'il vit. S'il est en colère, c'est de la sur-colère. C'est toujours un peu exagéré. Il a un côté comme ça un peu animal, très électrique. C'est ce que j'ai essayé de rendre. Une démarche, une allure, une rapidité...



Comment s'est passée votre première rencontre avec Gérard Depardieu ?

C.C. – On a fait connaissance, lui habillé en Obélix et moi en Astérix pour des essais caméras. On s'est donc vu pour la première fois dans nos habits de travail ! Je me demandais comment ça allait se passer, pas tellement dans la vie mais à l'écran – c'est d'abord ça qui comptait. Est-ce que le couple allait fonctionner, est-ce qu'il allait dégager quelque chose de sympathique, d'amical, indispensable, à mon sens, à la réussite de l'entreprise. J'imagine que pour Gérard, après les deux premiers, ce n'était pas forcément évident de changer de partenaire. Et puis, dès les premiers claps, il m'a donné le regard. Dans le jeu, on s'est regardé et on a compris tous les deux que ça allait le faire. Je me suis dit : « Il sait que je jouerai et que je serai content d'être dans ses yeux ». Le reste, ce qui a suivi, notre très très bonne entente, ce n'est que du bonus... On passe plus de temps à tourner les films qu'à les regarder, donc, si humainement, ça se passe bien, c'est encore mieux. La rencontre avec Gérard, c'est un cadeau !

Quel est, selon vous, son principal atout pour être Obélix ?

C.C. – D'être un très bon acteur. Il a chopé un truc dans l'inconscient collectif des lecteurs d'*Astérix et Obélix*. Il a chopé l'essence du personnage et il se balade avec. Et pour moi, c'est vraiment une trouvaille d'acteur, même inconsciente, parce que dans la vie, il n'est pas du tout Obélix. En plus, il a un nez incroyable – et là, je ne parle pas de son physique ! – il sait immédiatement avec qui il joue, il sait toujours à qui il a à faire et ce qui se passe autour de lui. Il a une manière d'être toujours à l'affût qui est assez unique.

En quoi diriez-vous que Thomas Langmann et Frédéric Forestier sont complémentaires ?

C.C. – Il y a en a un, Frédéric, qui est un pur réalisateur, qui tient

son plateau, qui tient la préparation et le plan de travail, qui tient tous les plans et tous les gens. L'autre, Thomas, a davantage de recul, c'est en quelque sorte le deuxième œil. Il est courant que les producteurs jouent ce rôle au moment du montage. Thomas, lui, le joue dès le tournage. Il agit en direct, il est là, il est imprégné de tout le projet, il a sans arrêt des idées que Frédéric met en œuvre. C'est en cela qu'ils sont complémentaires. Frédéric est calme, précis et séduisant. Thomas est courageux – parce qu'il faut être sacrément gonflé pour s'investir dans un projet pareil ! – persuasif, touchant. C'est un vrai malin. C'est même une sorte d'Astérix à sa manière...

Quel a été votre sentiment lorsque vous êtes retrouvé dans les studios d'Alicante ?

C.C. – D'abord, j'ai trouvé que ces studios flambant neufs étaient un super terrain de travail. Et puis après, bien évidemment, j'ai été frappé par les décors, par leur ampleur et leur qualité. Ils sont vraiment magnifiques. Comme les costumes. Je n'ai pas été surpris parce que je savais, pour avoir déjà travaillé avec elles sur *Un Long dimanche de fiançailles*, de quoi étaient capables Aline [Bonetto] et Madeline [Fontaine]. Non seulement elles sont très fortes, mais elles ont un goût, un sens du détail, de la matière, de la couleur incroyable... C'est agréable de faire une comédie dont les décors sont soignés, dont les costumes sont magnifiques, dont la lumière, celle de Thierry Arbogast, est belle...

Y avait-il une scène que vous appréhendiez particulièrement ?

C.C. – La course de chars sans aucun doute. Parce que j'ai beau aimer faire des choses physiques, je sais combien il faut être vigilant dans ce genre de scènes. Un accident est si vite arrivé. En plus, on ne peut pas dire que je sois en totale confiance avec les chevaux et... ils le savent ! C'était impressionnant de voir les chars tourner à la corde avec quatre chevaux lancés à fond les ballons... Mais bon, tout s'est bien passé !

Autour de vous et de Gérard Depardieu, il y a un casting prestigieux : Alain Delon, Benoît Poelvoorde, José Garcia... Cela alimente aussi votre excitation d'acteur ?

C.C. – Bien sûr. Et surtout ce que je trouve bien, c'est que c'est juste avec le scénario. Delon en César, c'est simplement une idée géniale. Et qu'il l'ait accepté, c'est formidable. Il aurait eu tort de se priver d'un tel plaisir. C'est écrit pour lui et ça fonctionne à merveille. Pareil pour Brutus avec Benoît... Tout en étant très fidèle à la forme de récit de la B.D. et à son humour, le scénario fait la part belle à ce qu'ils sont, à ce qu'ils dégagent... En plus, avec Delon, on s'est très bien entendus – là encore, c'était la cerise sur le gâteau. Ce n'est pas rien de courir avec des types comme lui, de courir ensemble...

Qu'est-ce qui, selon vous, fait de Benoît Poelvoorde un Brutus idéal ?

C.C. – Déjà, il a l'excentricité... Et puis, il a cette capacité comme de Funès, d'assumer très bien le rôle du méchant, du tricheur et de le faire avec une jubilation que tout le monde, enfants et adultes, va adorer. Il est comme un clown dont je ne me lasserai pas... Tout le casting est impeccable : José, Stéphane Rousseau qui joue les jeunes premiers avec une vraie candeur, Elie Semoun, Jérôme Le Banner...

Votre premier souvenir d'Astérix, la bande dessinée ?

C.C. – Je l'ai lu très tard. Quand j'étais gamin, je ne lisais pas de bande dessinée. Et c'est ma douce qui m'a initié. Et du coup, j'ai tout lu. Dès que je suis tombé dedans, j'en ai lu un tous les soirs ! Je me marrais, je trouvais que c'était très inventif au niveau du langage, que c'était très intelligent d'arriver à plaire, grâce à des niveaux de lecture différents, aux enfants, aux adolescents et aux adultes. Et puis le dessin, hallucinant ! Uderzo est un vrai génie...

Y a-t-il une fois dans votre vie où vous auriez rêvé d'avoir de la potion magique ?

C.C. – Je pense que si j'avais de la potion magique, je serais bien embêté parce que... je n'oserais pas en prendre de peur de ne plus en avoir ! Peut-être que juste de savoir que je l'ai, me permettrait de faire des miracles...

Si vous ne deviez garder qu'une image de toute l'aventure d'Astérix ?

C.C. – Sans doute l'image de Gérard et moi, indissociables, dans le stade, collés l'un à l'autre, en train de nous marrer, avec Delon, là haut, dans sa tribune, sur son perchoir, et Benoît au milieu de la piste en train de gesticuler, de hurler, et puis de la machinerie autour, du monde, de la poussière...



ENTRETIEN
ALAIN DELON

Avez-vous été surpris que Thomas Langmann vienne vous proposer de jouer César dans *Astérix aux Jeux Olympiques* ?

Alain Delon – Disons que je n'ai pas été surpris par César mais que j'ai été surpris par le contexte d'*Astérix* ! C'est tout à l'honneur de Thomas Langmann d'avoir insisté pour me faire lire le scénario bien qu'ayant déclaré que j'arrêtais le cinéma. Hormis une petite participation dans *Les Acteurs* de Bertrand Blier, je n'avais pas fait de film depuis 1998, depuis *Une chance sur deux*. Lorsque j'ai refermé le scénario, j'ai dit : « Je le fais ». C'est aussi simple que ça. *Astérix* est donc mon retour au cinéma. J'ai trouvé le scénario vraiment bien et le rôle fabuleux. Et en même temps inattendu – pour l'acteur que je suis et que connaissent les spectateurs.

C'est un rôle qui joue à la fois sur votre légende et sur votre image, y compris sur l'image caricaturale qu'en donnent certains ?

A.D. – C'est justement ce qui m'a fait accepter le film tout de suite. J'ai trouvé ça tellement drôle, tellement intelligent, tellement malin, bien venu, bien amené, totalement en situation. Il ne faut pas trop le dire pour laisser la surprise aux spectateurs, mais c'était fabuleux de pouvoir jouer avec ça. Et puis, cela m'a amusé de faire une chose aussi nouvelle... Je n'ai jamais joué là dessus jusqu'à présent.

Votre filmographie ne comporte d'ailleurs pas beaucoup de comédies...

A.D. – Non, il y a *Doucement les basses* et peut-être une autre mais pas beaucoup plus. Mais là, ce n'est pas qu'une comédie. C'est autre chose, il y a une autre dimension. Et César n'est pas un personnage ordinaire !

Un de vos acteurs préférés, un de vos modèles même, a aussi interprété Jules César : Marlon Brando...

A.D. – Ce n'était pas dans une comédie mais dans une adaptation de la pièce de Shakespeare. Pendant le tournage, j'ai d'ailleurs affiché dans ma loge une photo de Brando en César dans le film de Manckiewicz. Avec John Garfield, c'est vrai, c'est mon idole. Pour moi, c'est le cinéma. Je regretterai toute ma vie de ne pas avoir pu donner la réplique à Brando. Cela a failli se faire [dans l'adaptation de Proust que voulait faire Luchino Visconti], il avait donné son accord mais le projet a capoté... On s'est revus des années plus tard, lorsque sa fille a eu des ennuis. Je lui ai trouvé un avocat, je l'ai aidé, je lui ai proposé de lui prêter ma maison de Genève à l'époque. Je crois que cette histoire-là ne l'a pas aidé à bien vieillir. Il m'a écrit ensuite une très belle lettre...



Le César que vous jouez ici est affligé d'avoir pour fils Brutus. Que pensez-vous de Benoît Poelvoorde ?

A.D. – C'est un acteur complet. Ce qui me surprend, c'est son talent, son métier, alors qu'il est jeune. On peut lui demander n'importe quoi. Il peut tout faire. Ce qu'il a fait dans *Podium*, c'est hors du commun ! Et puis après, il a enchaîné avec le drame d'Anne Fontaine ! Hallucinant. Dans ce film, sans parler de votre serviteur et de Depardieu – maintenant on est quasiment tous les deux une autre génération, il y a tellement longtemps que nous sommes dans le métier ! – il y a deux acteurs exceptionnels : Poelvoorde et Cornillac.

Connaissiez-vous Clovis Cornillac ?

A.D. – Très peu, je l'avais vu deux trois fois au cinéma, notamment dans *Brice de Nice*. Je n'ai pas vu les autres *Astérix* avec Clavier, mais ce que fait Cornillac ici est stupéfiant.

La première fois où vous avez croisé Gérard Depardieu, c'était dans

Deux hommes dans la ville où il avait un tout petit rôle. Vous souvenez-vous de lui à l'époque ?

A.D. – Oui, bien sûr ! Lui aussi s'en souvient. On ne peut pas oublier des choses comme ça. C'est un des films que je préfère dans ma carrière. Gabin, Giovanni... J'étais producteur du film. Je me souviens il y avait aussi Victor Lanoux et Bernard Giraudeau... C'est un plaisir de retrouver Gérard sur ce film-là, même si nous avons très peu de scènes ensemble.

Est-ce qu'il y a une scène que vous appréhendiez particulièrement ?

A.D. – Non. Si j'avais dû appréhender quelque chose, cela aurait été le rôle en général. Mais même pas. Je me suis lancé ! Et voilà !

Certains vont être surpris de voir que vous pouvez avoir autant d'humour sur vous-même...

A.D. – Pour être surpris, ils vont être surpris ! Et comme dit Gérard, après, tous les commentaires s'arrêteront !



ENTRETEN
BENOIT POELVOORDE

Comment définiriez-vous le Brutus que vous jouez dans *Astérix aux Jeux Olympiques* ?

Benoît Poelvoorde – C'est très simple : je suis le fils de César et je veux devenir César à la place de César. Comme Iznogoud ! Je veux tuer mon père et aussi gagner les Jeux Olympiques pour obtenir la main de la princesse Irina. Je suis donc le méchant !

C'est le premier vrai rôle de méchant que vous faites...

B.P. – Absolument. Un vrai méchant. Sans circonstances atténuantes. Le méchant assumé. Il est méchant du début jusqu'à la fin. Et bête, très bête. C'est justement ce qui m'a plu. En plus, c'est mon premier film vraiment pour enfants. Il y a longtemps que je rêvais de faire un méchant pour enfants. Ne serait-ce que parce que c'est un défi. Il faut trouver le ton juste, la bonne couleur. Il faut être méchant et en même temps, ne pas faire peur. La difficulté, c'était ça : doser la méchanceté. Parfois, j'ai un peu de mal. C'est ma nature qui ressort, j'imagine !

Quelle a été votre réaction quand vous avez appris que César - votre père donc - allait être interprété par Alain Delon ?

B.P. – Au départ, j'ai eu un peu peur. Parce qu'il a la réputation de ne pas toujours être facile sur les plateaux. Avant qu'on se voit, je l'avais eu une seule fois au téléphone. Il m'avait appelé pour me féliciter après *Podium*, et avant de raccrocher il m'avait dit : « Au revoir fiston » ! C'est d'ailleurs comme ça que j'ai appris qu'il avait vraiment accepté de jouer César !

Quelle est la première image de lui au cinéma qui vous vient à l'esprit ?

B.P. – *Les Félines* et *Plein soleil* qui sont deux films que j'adore. Il y en a plein d'autres... Mais heureusement quand je rencontre les gens, je vois la personne et pas l'acteur, j'arrive à faire la part des choses. Sinon vous ne jouez pas ! Si vous vous dites « Ah, c'est l'acteur des *Félines* ! », vous êtes cuit ! Et avec Depardieu, alors, vous imaginez... Si vous pensez : « Je suis en train de jouer avec Alain Delon et Gérard Depardieu ! », vous devenez spectateur et vous êtes foutu !



Quel est selon vous le meilleur atout de Delon pour jouer Jules César ?

B.P. – Le premier degré. Il y va franco. Un acteur au premier degré, c'est une force absolue. Quand on lit le scénario, on est impatient de voir Delon jouer ce qu'il a à jouer, dire ce qu'il a à dire, et rire de Delon ou en tout cas d'une image qu'on veut donner de Delon. Le simple fait qu'il accepte de faire le film, c'est la preuve qu'il a de l'humour sur lui-même. Sa plus grande force, c'est d'y aller bille en tête.

Si vous ne deviez garder qu'une image de Delon dans César ?

B.P. – Le moment où il est avec le guépard. Alain est quelqu'un d'assez énigmatique. Certains jours, on ne saurait dire s'il est de bonne humeur ou non. Mais avec le guépard, on était frappé de voir à quel point il était tranquille... Il le caressait comme on fait avec un chat, presque inconsciemment. Moi, je ne me serais pas approché à quatre mètres. Et lui, il le caressait et lui donnait à manger ! Entre félins...

Et qu'est-ce qui fait de vous un bon Brutus ?

B.P. – Ma capacité à jouer les faux culs, les lâches, les traîtres... Je suis premier degré moi aussi sans problème. Et puis c'est facile, dans les scènes avec mon papa, j'ai juste à baisser les yeux, à prendre l'air très agacé et à marmonner !

Votre rôle est assez physique. C'est même peut-être, après *Le Vélo de Ghislain Lambert*, le plus physique que vous ayez eu à jouer. Vous avez suivi un entraînement spécial ?

B.P. – Physique, il ne faut pas exagérer ! Bon d'accord, il y a des cascades, des trucs sur fond bleu où vous êtes pendu au bout d'un câble qui vous flingue le dos, et il a fallu, c'est vrai, que j'apprenne à monter à cheval, mais c'est plutôt le cheval qui a appris à monter avec moi ! J'ai adoré la scène où j'arrive à cheval avec mes soldats au palais de Samagas. Je suis sur le cheval, il est magnifique, et tous les centurions derrière s'arrêtent. Je me la pète, grave ! Cette scène, c'est un rêve de même ! Je ne l'oublierai jamais.

Il y a aussi une scène où vous vous transformez soudain en Monsieur Muscle...

B.P. – Ça c'était physique, oui ! Et c'était épouvantable ! Parce que j'avais sur le dos l'équivalent de trois combinaisons de plongée et qu'il faisait 42° à l'ombre, et que je devais quand même courir, danser... Mais ça, c'est parce que je lis mal les scénarios. Quand tu lis « Et là, il devient costaud », tu n'imagines pas qu'il va falloir garder toute la journée une combinaison qui ne laisse même pas respirer la peau ! Déjà, il faut avoir pitié des gens qui portent des barbes, des moustaches ou des perruques, parce qu'elles sont collées et que, lorsqu'il fait 40 °, je peux vous dire que ça gratte. Moi, heureusement, j'avais l'avantage d'avoir fait *Podium* et d'avoir souffert de ma perruque collée. J'ai donc vu venir le coup et j'ai demandé à ne pas avoir de colle. Les autres en ont, pas moi. Acteur sans colle, c'est ce que je suis !

Quel a été votre sentiment lorsque vous vous êtes vu en jupette ?

B.P. – Au début, j'ai adoré. Je trouvais que je la portais bien. Mais à la fin, je n'en pouvais plus. Ce n'est pas tant de mettre la jupette qui est désagréable que de devoir se raser les jambes. Il faut se les raser tous les deux jours et comme je ne bronze pas vraiment, la maquilleuse vous frotte les cuisses tous les matins pour qu'elles soient, chaque jour, un peu plus brunes...

Quels souvenirs gardez-vous de la course de chars ?

B.P. – Je me suis bien marré. J'ai passé trois semaines debout sur le char en tenant les chevaux et en faisant seulement « Ha, ha, ha, ho, ho, ho » ! C'est plutôt cool. Même si j'ai eu peur, à un moment donné, qu'à l'écran ça soit un peu répétitif ! Là, c'est plutôt Fred qui en a bavé. Paradoxalement, j'avais plus peur pour les chevaux que pour moi. C'est la première fois qu'on mettait quatre chevaux sur un attelage, on voyait bien qu'ils pouvaient déraiper quand on tournait à la corde, c'était assez impressionnant...

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris dans le fait de travailler avec Gérard Depardieu ?

B.P. – J'avais peur d'être déçu parce que je l'admire – il le sait. Pas par l'acteur, ça c'est impossible, c'est chez lui quelque chose d'inné. Une leçon ! Vous pourrez faire toutes les écoles d'acteur que vous voulez, il a un truc que vous n'aurez jamais ! J'avais peur d'être déçu hors plateau, mais au contraire, ça a été formidable. J'aurais aimé avoir d'ailleurs davantage de scènes avec Gérard. C'est un acteur incroyable, il est époustouflant. Il a une grâce infinie. Parfois, vous vous dites « Mais ce n'est pas possible, ce qu'il fait, la caméra va le voir », et puis pas du tout ! Clovis, aussi, m'a beaucoup impressionné.

De quelle manière ?

B.P. – Astérix est un personnage très difficile, super ingrat. C'est quelqu'un dont on pourrait presque dire qu'il est « ennuyeux ». Il incarne la raison, l'ordre – un peu comme Tintin. Il vaut mieux jouer le capitaine Haddock ! C'est plus facile de faire Brutus que de faire

Astérix parce qu'Astérix doit être raisonnable, et que tout ce qu'il a à dire, ce sont des petites phrases de père. En plus, il a beaucoup d'informatif à faire passer. Et pour couronner le tout, Clovis passait là après un acteur qui a déjà joué Astérix deux fois – c'est toujours délicat. Mais Clovis est incroyable. Quand je le regarde jouer, j'ai l'impression de voir Astérix. Ce sera le plus bel Astérix parce qu'il lui ressemble. Clovis, lui, il y croit. Il ne se laisse pas envahir par les doutes, les questions inutiles, les idées parasites. Il travaille, il a une espèce d'assurance qui lui permet de croire en son travail, et aussi une sorte de force intérieure, de volonté, de caractère. Il connaît son cap et ne le perd jamais... Il est impressionnant pour ça.

Vous avez retrouvé une nouvelle fois José Garcia...

B.P. – Lorsqu'on a tourné la scène où Jojo voit arriver César et qu'il fait un petit bruit étouffé, je n'en pouvais plus de rire ! C'est la troisième ou quatrième fois qu'on joue ensemble et il me fait toujours rire.



Qu'est-ce qui vous frappe le plus chez lui ?

B.P. – Son rythme ! Il a un rythme incroyable. J'ai beau être son partenaire, jouer avec lui, à chaque fois il me scotche ! On est très clients l'un de l'autre, même si on est de très bons amis dans la vie. On se fait toujours rigoler l'un l'autre. Souvent plus pendant les répétitions que pendant la scène elle-même, heureusement d'ailleurs ! Sur *Astérix*, nos loges étaient voisines et je l'ai vu, avec ses culs de bouteille sur le nez et ses fausses dents – il a quand même la palme du costume le plus ridicule ! – chercher son personnage, une heure avant de jouer, c'était hallucinant ! Il m'épate encore. Un jour, j'ai voulu lui faire une blague et dans une scène où il était censé manger des asticots, j'en avais mis des vrais dans son bol ! Vraiment un truc de potache. On ne dirait pas que j'ai 42 ans ! Il les a pris dans sa bouche. N'importe qui fait ça, les recrache ! Lui non ! On a quand même fait quatre prises pendant lesquelles il a gardé les vrais asticots en bouche ! C'est pour ça que je suis toujours client de Jojo. J'ai beaucoup aimé aussi jouer avec Elie Semoun et avec Alexandre Astier parce que j'ai pas mal de texte avec eux, et jouer, c'est partager... Et aussi avec Jérôme Le Banner. C'est une des plus belles rencontres du film. C'est un garçon qui m'a touché. Non seulement, il ressemble à s'y méprendre à un personnage de la B.D. mais, humainement, c'est un mec formidable, d'une grande gentillesse, d'une grande finesse...

Avez-vous été surpris de retrouver Bouli Lanners en roi grec ?

B.P. – Je n'ai presque pas de scènes avec lui. Dommage. Ce qui est marrant, c'est qu'on venait juste de se quitter [ils venaient de faire ensemble *Cow boy* de Benoit Mariage] et après *Astérix*, je dois faire un autre film qu'il est censé faire aussi ! Bouli, c'est la famille. Mais ce n'est pas moi qui ai dit « Il faut prendre Bouli », c'est le hasard

ou le destin, comme on veut. Les filles des costumes et du maquillage sont très fortes pour nous faire croire qu'il est assez vieux pour jouer Samagas ! Ses petites bouclettes, sa toge, m'ont bien fait rire...

En quoi, selon vous, Thomas Langmann et Frédéric Forestier se complètent-ils ?

B.P. – C'est difficile à dire parce que ça dépend des jours ! Fred sait précisément où il va tandis que pour Thomas, ça dépend de ce qu'il a vu avant, de ce qui lui a traversé l'esprit... Finalement, ils se complètent bien. Il y a même des moments où la folie de Thomas rejoint la rigueur de Frédéric. Le sang-froid de Frédéric, sa maîtrise, sa générosité s'équilibrent bien avec l'exubérance, l'enthousiasme de Thomas. C'est un enfant, Thomas. C'est ce qui fait sa grandeur. Il a les qualités de ses défauts. Il faut être fou pour monter un bazar pareil ! Mais cette folie est un plus. Elle fait sa grandeur de producteur...

Votre premier souvenir d'*Astérix*, la bande dessinée ?

B.P. – Ce serait plutôt des souvenirs de dessinateur que de lecteur. J'adorais tellement les dessins qu'à douze ans, je passais mon temps à les recopier. Pas tant Astérix et Obélix d'ailleurs que les forêts... J'adore comment Uderzo dessine les arbres, les feuilles, et aussi comment il dessine le corps humain, la musculature. Je lui ai souvent piqué des trucs ! Mes premiers souvenirs, c'est vraiment lorsque je regardais les dessins... L'album que je préférais, c'était *Le domaine des dieux*. Et je l'ai encore plus aimé quand on m'a expliqué plus tard que ça racontait le boum de l'immobilier ! Ils étaient très forts, Goscinny et Uderzo pour jouer sur les différents niveaux de langage et de compréhension... J'aimais beaucoup aussi *Astérix aux Jeux Olympiques*. Thomas a bien choisi, il a eu raison...

ENTRETIEN
*THOMAS LANGMANN ET
FREDERIC FORESTIER*

Thomas, qu'est-ce qui vous touche tant dans les albums d'*Astérix*?

Thomas Langmann – Pour moi, c'est lié à l'enfance. J'ai toujours eu une très grande tendresse pour les albums et surtout pour Obélix. Quand je lisais la B.D., que je voyais les dessins, que je regardais la couleur des sangliers et que je voyais Obélix manger des sangliers, ça me donnait faim ! C'est un personnage qui n'a pas d'âge, qui a cette force incroyable et en même temps toujours l'envie de reprendre une goutte de potion magique. Il est à la fois généreux et sans retenue. C'est vraiment un personnage de mon enfance. A côté, Astérix est plus adulte, plus réservé, plus français sans doute, mais il est bien plus complexe qu'il n'en a l'air, et ce qu'a très bien compris Clovis...

Thomas, à quel moment avez-vous pensé à Frédéric pour réaliser *Astérix aux Jeux Olympiques* ?

Thomas Langmann – Assez vite. Parce qu'on avait fait *Le Boulet* ensemble, un film que j'ai écrit avec les Matt Alexander, que j'ai

produit et qu'il a réalisé. L'expérience s'était révélée très positive. Je savais en lançant le projet et en m'impliquant dans l'écriture que j'aurais envie d'aller plus loin et, comme cette complicité existait entre nous, que je connaissais sa générosité, j'espérais qu'il accepterait que je réalise le film avec lui.

Frédéric, avez-vous été surpris du souhait de Thomas de co-réaliser le film avec vous ?

Frédéric Forestier – Pas tant que ça. Sur *Le Boulet* où j'étais arrivé aux commandes dans des circonstances un peu particulières et dans l'urgence, on avait dû réécrire pas mal de scènes, nous avons eu beaucoup d'échanges. Le courant était vraiment bien passé entre nous. Et surtout, j'avais vu son implication à tous les stades de production et de fabrication du film. Je m'étais dit : « Un jour, il réalisera un film. » Même si j'imaginais bien que ça ne se ferait pas en une seule fois. *Astérix* est devenu en quelque sorte la première marche vers cet objectif-là.



Est-ce que vous vous étiez réparti les tâches de manière très formelle avant le tournage ?

Frédéric Forestier – Non. Au départ, on a réfléchi au mode de fonctionnement que l'on pourrait adopter et finalement les choses se sont faites instinctivement, assez naturellement. On parlait d'une scène ensemble, comment Thomas la voyait, comment je la voyais... Parfois, on avait une lecture identique, parfois différente, il fallait donc simplement se mettre d'accord. On a eu beaucoup d'échanges avant le tournage – et encore plus pendant ! D'autant que Thomas a souvent une impression globale de la scène, or quand on travaille plan par plan, on avance par petites touches et le résultat final n'est pas forcément visible au moment où l'on tourne.

Thomas Langmann – Et c'était encore plus vrai pour ce qui concernait les effets spéciaux. Je savais qu'il y en aurait beaucoup et que Fred les maîtrisait très bien. Il n'empêche que je lui mettais la pression parce que moi, j'ai besoin de voir. Lui, il peut imaginer beaucoup mieux ce que le plan va donner quand on aura rajouté la foule dans le stade ! Il a cette capacité d'avoir une vision des décors qui n'existent pas mais qui seront présents dans l'image finale. Il a aussi cette grande faculté de très bien s'entendre avec les acteurs... Frédéric est une bête de travail, quelqu'un qui est très bon techniquement. Il a aussi – et c'est peut-être là notre point commun ! – une forme d'inconscience qui lui permet sans souci d'affronter un barnum pareil, avec autant de vedettes... Notre association est en fait une addition de compétences et de caractères finalement très complémentaires.

Frédéric Forestier – On se complète bien, c'est vrai. Thomas a une grande énergie pour mettre les choses en œuvre, pour réunir des gens d'horizons différents et... pour soulever des montagnes ! ça relève sans doute plus de la production, en même temps cela avait forcément des incidences sur la mise en scène. Je suis assez admiratif de ça. Et puis sur le plan artistique, là où on se complète, c'est que si je peux me laisser un peu enfermer par les contraintes de la réalité, Thomas, lui, a une certaine folie, une volonté d'assumer nos ambitions visuelles, spectaculaires... Il y a un moment aussi où il me met au pied du mur

avec de vrais challenges. En fait, il a cette capacité d'emmener les gens au-delà de ce qu'ils se croient capables de faire.

Thomas Langmann – On parle de folie mais je ne suis pas sûr que ce soit le terme approprié. C'est plus de l'ordre de l'ambition artistique, du plaisir d'une aventure exceptionnelle. Si on se complète, c'est que j'apporte des difficultés à Frédéric qui, lui, est capable de les dépasser...

De nombreux dialogues jouent sur les clins d'œil et les références – ceux de Delon bien sûr, mais d'autres aussi, comme celui qui rend hommage à *Cyrano*...

Frédéric Forestier – Quand on lit la B.D., on retrouve des clins d'œil en permanence – aussi bien dans les dialogues que dans les dessins. Ça fait partie intégrante de la « culture » d'Astérix.

Thomas Langmann – C'est sûr. Chabat aussi a parfois joué sur certains clins d'œil, sur lesquels à notre tour on a joué, comme l'utilisation des « guests » et le recours aux anachronismes. Dans les albums, il y a une grande tendresse qu'on a voulu retrouver. C'est pour ça que je tenais à ce que l'enjeu du film, que l'enjeu des Jeux Olympiques eux-mêmes, soit une histoire d'amour – sinon avec la potion magique, on était sûrs que les Gaulois allaient gagner ! L'avantage de faire un troisième *Astérix* était aussi d'essayer de faire la synthèse entre ce qui fonctionnait le mieux dans le premier et dans le deuxième. Sans doute est-on plus proche de la B.D. avec cette tendresse, cette émotion, et aussi ce sentiment d'aventure...

Comment avez-vous défini le style que vous vouliez donner au film ?

Frédéric Forestier – On s'est dit que c'était à la fois l'adaptation d'une B.D. culte, un film historique, et on a voulu jouer sur tous les tableaux. Que ce soit un film visuellement riche – les décors, les costumes, la qualité de l'image... J'ai bien regardé les deux premiers *Astérix*, j'ai vu aussi de vrais peplums, des films plus « sérieux » et je me suis dit qu'il fallait lui donner du souffle, profiter de la démesure des décors, faire des plans larges tout en restant dans le

mouvement... Comme il y a beaucoup de gags visuels, il fallait trouver les angles les plus efficaces, les plus drôles.

Thomas Langmann –... et puis finir la journée !

Frédéric Forestier – Et en même temps, oui, finir la journée ! Parce que, malgré la durée du tournage, on avait un plan de travail relativement serré. On devait donc marier tout ça en se laissant une marge de manœuvre pour trouver de nouvelles idées, pour improviser, pour accueillir les propositions des comédiens... On a souvent eu des acteurs qui se retrouvaient sur le plateau pour la première fois ensemble, il fallait pouvoir tirer profit de ce qui n'allait pas manquer de se produire entre eux. Il fallait donc conjuguer un certain nombre de paramètres pour qu'au final, on ait une impression à la fois d'un spectacle grandiose et d'une comédie efficace...

Quel est selon vous le meilleur atout de Clovis Cornillac pour jouer Astérix ?

Thomas Langmann – Je crois qu'il n'y a aucun acteur au monde qui puisse jouer Obélix mieux que Depardieu, qui soit capable de jouer avec cette grâce, cette naïveté, cette légèreté, cet humour. Mais pour Astérix, ce n'est pas tout à fait le cas. Sans doute parce que le personnage est moins clairement défini qu'Obélix. Et pour ce nouvel épisode, on avait envie de faire une proposition différente, de la même manière qu'en Amérique, on n'hésite pas à changer d'acteur pour interpréter Batman ou d'autres. Et puis, on se disait que c'était bien de casser les habitudes de Gérard. Gérard n'est jamais aussi bon que lorsqu'il a en face de lui un acteur qui le titille, qui l'excite...

Frédéric Forestier – On aimait bien l'idée d'avoir un Astérix plus jeune, plus vif. C'est, dans la B.D., un personnage qui a une incroyable énergie intérieure. Il est toujours dessiné dans des poses très dynamiques. Clovis a su retrouver cette énergie des dessins. Il a apporté beaucoup de vivacité, un regard toujours un peu animal, et s'est très bien sorti du côté clown blanc. Il a joué un rôle très positif dans le fonctionnement du duo Astérix - Obélix.

Thomas Langmann – Il a en effet apporté ce côté très « physique » d'Astérix. Quand Astérix boit la potion, avec Clovis, il n'y a quasiment pas besoin d'effets spéciaux ! Il possède la gestuelle, la tonicité. Il a d'ailleurs beaucoup travaillé la posture d'Astérix jambes fléchies. Cela en fait un Astérix incroyablement juste. Le couple Depardieu - Cornillac est tel que j'ai toujours vu Obélix et Astérix dans la B.D.

L'une des forces de l'histoire et du film, c'est l'affrontement de Brutus avec César, de Benoît Poelvoorde avec Alain Delon. Deux personnages aux antipodes, deux personnalités très différentes, et donc deux manières de travailler et deux styles de jeu très différents... Comment gère-t-on cela sur le plateau ?

Frédéric Forestier – C'est vrai, ils ne travaillent pas du tout de la même manière. Alain Delon travaille au millimètre avec le texte qu'il connaît impeccablement. Benoît Poelvoorde, lui, a besoin de vivre les choses, c'est-à-dire que lorsqu'on dit « Moteur », on sait ce qui doit se passer, mais on ne sait jamais exactement ce qui va se passer ! Dans les premières prises, il cherche ses marques, avec une capacité d'invention hallucinante, ensuite, ensemble, on affine. Les prises s'enchaînent avec un seul objectif : la perfection. Car Benoît aussi est un perfectionniste. Il fallait juste trouver un territoire commun, un terrain d'équilibre entre Delon et Poelvoorde.

Thomas Langmann – C'est ça, l'un est un acteur qui n'aime pas l'improvisation et travaille au rasoir. L'autre est au contraire un acteur de l'improvisation. Benoît est, comme le dit Gérard Depardieu, un acteur qui est aussi un auteur et qui, en plus, est assez angoissé. C'est de là qu'il tire son talent, son génie même. C'est quelqu'un qui a besoin et qui a plaisir à inventer, qui peut rebondir immédiatement sur une phrase ou une situation et partir dans une direction inattendue. Surtout dans ce personnage de méchant de comédie qui peut être à chaque fois, et de manière différente, drôle, lâche, vache et tonitruant ! C'était donc le choc de deux mondes et en même temps, c'est ce qui fait toute la saveur et la richesse de leurs dialogues. C'est fabuleux de voir ces deux monstres l'un en face de l'autre.

Frédéric Forestier – Ce qui était frappant en travaillant avec Delon, c'est sa grande simplicité. Quand on sait ce qu'on veut, il lui faut très peu de prises. Deux ou trois. Et on en fait une autre, juste si on a envie d'essayer quelque chose d'autre, d'avoir une couleur un peu différente. Il accepte toujours ; une fois que la direction est donnée, il est pile dedans. Quand on dit « Coupez », son regard va tout de suite vers vous et il lit dans votre regard si la prise est bonne ou non. Déjà là, il a son propre sentiment sur la prise et il ne se trompe pas ! La manière dont il s'est approprié César est impressionnante. Il l'a joué très impérial mais il a su aussi lui apporter du deuxième degré. Il y a comme une légère distorsion du Delon habituel parce qu'il a été vers la comédie... Il est grandiose dans ce mélange du premier et du deuxième degré...

Thomas Langmann – Je me souviens lorsqu'on a tourné la scène où il se regarde dans la glace, le matin même – j'avais dû en rêver pendant la nuit ! – je me suis imaginé Delon en train de se regarder sur la musique du *Clan des Siciliens*. On a trouvé la musique et on l'a mise sur le plateau sans rien lui dire. Il a marqué une légère surprise et a joué le jeu magnifiquement... Il est d'une précision, d'une acuité incroyables.

En plus, on voyait qu'il avait un réel plaisir à porter le costume de César. Cela participait aussi à sa jubilation à jouer ce personnage...

Sans dévoiler la surprise, il y a pas mal de « guests », de grands sportifs qui passent dans le film le temps d'une scène ou d'une apparition. C'était compliqué de les réunir ?

Thomas Langmann – C'est mon inconscience qui m'a permis de me lancer dans ce casting un peu particulier qui se prêtait si bien au film, à son univers et à son histoire. Ce qui facilitait ma tâche, c'est que les stars de cinéma adorent les sportifs, que les sportifs adorent les gens de cinéma. Chacun rêve d'aller dans un univers qu'il ne connaît pas... Et ce qui a énormément joué, c'est l'effet boule de neige. A chacun, j'ai dit que les autres avaient déjà accepté ! Du coup, ils se sont laissé convaincre. Il a « juste » (!) fallu adapter ensuite le plan de travail en fonction de leurs disponibilités.

Frédéric Forestier – Ensuite, c'est assez surréaliste d'être face à Michael Schumacher sur un plateau de cinéma.



A quel moment avez-vous réalisé que vous étiez partis pour faire le film français le plus cher de l'histoire du cinéma ?

Frédéric Forestier – Pendant la préparation. On a beaucoup jonglé avec les budgets, on rajoutait des idées, des scènes, des décors...

Thomas Langmann – On n'a pas cherché à battre des records ! C'est seulement le désir qu'on avait de faire beau, grand, spectaculaire et de prendre les meilleurs à tous les postes, aussi bien dans le casting que dans la composition de l'équipe, qui a fait qu'on en est arrivé là. En même temps, je dois avouer que le premier jour de

tournage a été pour moi un grand moment d'émotion. Quand je suis arrivé le matin dans la forêt de Fontainebleau et que j'ai vu tous ces camions alignés, j'ai eu une espèce de fierté enfantine... Tout ce dont on avait rêvé, finalement, allait se réaliser, c'était du concret...

Frédéric Forestier – Mais il ne fallait pas se laisser polluer par toute cette logistique et cette infrastructure. Il ne faut jamais perdre de vue l'essentiel, c'est-à-dire ce qui se passe devant la ou les caméras.

Thomas Langmann – L'essentiel, c'est en effet la comédie !



LISTE ARTISTIQUE

ASTÉRIX	CLOVIS CORNILLAC
OBÉLIX	GÉRARD DEPARDIEU
BRUTUS	BENOÎT POELVOORDE
JULES CÉSAR	ALAIN DELON
ALAFOLIX	STÉPHANE ROUSSEAU
PRINCESSE IRINA	VANESSA HESSLER
PASUNMOTDEPLUS	MICHAEL BULLY HERBIG
DOCTEURMABUS	SANTIAGO SEGURA
COUVERDEPUS	JOSÉ GARCIA
CORNEDURUS	JÉRÔME LE BANNER
ASSURANCETOURIX	FRANCK DUBOSC
PANORAMIX	JEAN-PIERRE CASSEL
MORDICUS	ALEXANDRE ASTIER
ALPHA	LUCA BIZZARRI
OMEGA	ELIE SEMOUN
BETA	PAOLO KESSISOGLU
SAMAGAS	BOULI LANNERS
HUMUNGUS	NATHAN JONES
AGÉCANONIX	SIM
ADRIANA	ADRIANA KAREMBEU
LALANIX	FRANCIS LALANNE

Avec la participation exceptionnelle de Michaël Schumacher et Jean Todt en faveur de ICM, l'Institut du Cerveau et de la Moelle épinière.

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION
SCÉNARIO

TIRÉ DE L'ŒUVRE DE
IMAGE
DÉCORS
COSTUMES
MONTAGE
SON

MUSIQUE ORIGINALE
EDITIONS MUSICALES
DIRECTEURS DE PRODUCTION
PRODUCTEUR EXÉCUTIFS
PRODUCTEURS ASSOCIÉS

FRÉDÉRIC FORESTIER ET THOMAS LANGMANN
ALEXANDRE CHARLOT, FRANCK MAGNIER,
OLIVIER DAZAT ET THOMAS LANGMANN
RENÉ GOSCINNY ET ALBERT UDERZO
THIERRY ARBOGAST
ALINE BONETTO
MADELINE FONTAINE
YANNICK KERGOAT
MICHEL KHARAT, JEAN GOUDIER,
JEAN-PAUL HURIER ET MARC DOISNE
FRÉDÉRIC TALGORN

PATHÉ RENN PRODUCTION ET REINE PUBLISHING
JEAN-MARC DESCHAMPS ET YOUSAF BOKHARI
JEAN-LOU MONTHIEUX ET PIERRE GRUNSTEIN
LES EDITIONS ALBERT RENÉ – EMMANUEL MONTAMAT

Une coproduction :
Pathé Renn Production – La Petite Reine – TF1 Films Production – Tri Pictures S.A. – Sorolla Films – Constantin Film – Novo RPI
Avec la participation de Canal+ et de Canal+ Espagne
En association avec Banque Populaire Images 7 et Motion Investment Group

© 2007 Les Editions Albert René / Goscinny – Uderzo
© 2007 Pathé Renn Production / La Petite Reine / Tri Pictures S.A. / Constantin Film / Sorolla Films / Novo RPI / TF1 Films Production
Crédits photos : Bruno Calvo / Laurent Pons



Matériel disponible sur
www.asteriauxjeuxolympiques.com